

LXVIII n. 4/29.

36

HISTOIRE
DU LUXE

PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

H. BAUDRILLART

Membre de l'Institut

TOME QUATRIÈME

LE LUXE DANS LES TEMPS MODERNES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

A

HISTOIRE DU LUXE

PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'À NOS JOURS

LIVRE PREMIER

LE LUXE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LE LUXE MODERNE

Le luxe moderne ne diffère guère moins de celui du moyen âge que le luxe de cette dernière époque ne diffère du luxe antique.

Considéré sous le rapport des arts, le luxe du moyen âge est éminemment religieux. Les arts profanes s'en dégagent peu à peu, mais ils en revêtent longtemps les formes et en suivent les phases successives.

Envisagé au point de vue des pompes mondaines, le luxe de la même période est avant tout militaire, féodal

et chevaleresque, il éclate dans les costumes guerriers, dans les harnais, dans les armures. La royauté, à mesure que son rôle s'agrandit, emprunte ces magnificences en y ajoutant les splendeurs toujours accrues de la cour.

Tout autre sous bien des rapports est le luxe moderne à partir du dix-septième siècle. Ce qui appartenait en propre au moyen âge subit une décadence. Seule la royauté redouble d'éclat, tellement que ce luxe monarchique semble resplendir au sommet de la société comme un astre rayonnant. Le luxe religieux passe au second rang. Il brille encore sans doute dans les temples, dans les ornements des prêtres, dans les imposantes cérémonies du culte catholique : mais ce qu'il avait d'éblouissant, d'original et d'unique au temps des saint Éloi ou des Suger, s'efface ou se subordonne par une double raison : la richesse qu'y concentrait la piété reçoit d'autres emplois, et ce n'est plus du sanctuaire que part l'inspiration des arts d'ornementation non plus que de l'art même en général. La balance se déplace en faveur du luxe laïque et civil. Celui-ci cesse d'être aristocratique dans le grand sens du mot, il n'est plus que nobiliaire. De même qu'il s'est sécularisé, il se nivelle, en devenant de plus en plus le partage de la bourgeoisie enrichie.

L'antiquité et le moyen âge offraient ce trait commun que l'art y dominait de beaucoup sur l'industrie, le beau ou du moins le fastueux sur l'utile.

Tout change avec les temps modernes.

L'industrie prend le pas sur l'art, et le luxe lui-même vise au bien-être

Je ne veux pas dire que ces traits soient exclusifs. L'art continue assurément à jouer un grand rôle, et le faste ne renonce pas à l'orgueil d'être une brillante inutilité. Mais les caractères que je viens de signaler ne sont pas moins ceux qui dominent et qui tendent à se prononcer sans cesse davantage.

La diffusion des jouissances élégantes et du superflu, qui pénètre successivement dans toutes les classes, prend de plus en plus aussi le caractère de nécessaire. Ce qu'on nommait luxe naguère passe à l'état d'habitude dans la vie quotidienne. La civilisation matérielle avec ses inconvénients, mais aussi avec ce qu'elle a de bienfaisant et de salubre, marque par là de plus en plus haut son niveau pour la masse des hommes tout entière.

Raconter cette évolution qui transforme le luxe à mesure que la société elle-même se métamorphose; montrer comment les anciennes classes privilégiées achèvent de se décomposer sous l'action de besoins surexcités d'ostentation et de jouissances abusives qui portent profondément atteinte à l'esprit de désintéressement et de dévouement à la chose publique, qui doit être l'âme des classes gouvernantes, et qu'invoquaient comme leur titre au pouvoir et à l'estime les aristocraties militaires; suivre les applications principales du luxe à la vie privée, à l'industrie, à la vie publique; mettre la France, centre principal de nos études, en rapport avec les autres pays, — enfin marquer les idées et les transformations introduites par la Révolution et les suivre jusqu'à l'époque actuelle, — tel est l'objet non moins vaste qu'élevé, non moins intéressant et varié dans ses détails qu'important

dans ses résultats sociaux, que nous nous proposons dans ce volume, destiné à servir de complément et de conclusion à ceux qui précèdent.

Nous disons à dessein de conclusion : si l'histoire est le chemin, elle n'est pas le but. En glorifiant la civilisation, nous n'avons pas perdu de vue la pensée morale qui en est la règle essentielle. L'industrie de luxe ou d'utilité est la création de l'esprit ; elle doit en rester la servante, travailler à l'affranchir de la matière par des goûts moins grossiers, et en faisant servir à élever la condition de tous tant d'instruments qu'il dépend de nous de faire tourner au bien particulier et public.

Nous avons vu quels sont les écueils du luxe, les tentations du bien-être accru et plus raffiné dans les deux situations où notre civilisation risque autant que jamais de placer l'homme. S'il s'attache immodérément aux jouissances même permises, il perd ce qui fait son unique valeur, sa liberté, sa dignité, sa vertu. Obéit-il à ce luxe abusif par sa nature même, qui n'est que l'idolâtrie de la jouissance raffinée et de l'orgueil poussé jusqu'à une folle ostentation, il aboutit à des abîmes. Nul remède si ce n'est dans le maintien de la supériorité du principe moral, et dans un accroissement donné à la force de ce principe. Problème difficile, mais non insoluble pour les sociétés modernes. Il y a assez d'individus qui concilient la richesse et ses manifestations brillantes avec la sagesse et la vertu, pour que les sociétés se proposent le même but, et pour qu'elles tendent à éliminer de plus en plus de la civilisation ces éléments corrupteurs de luxe malsain et de voluptueux sybaritisme.